

Aragon, *La Défense de l'infini* – « Projet de 1926 »

[1]

Les gens des cuisines se sont regardés. Un grand vent qui sortait de la mer creuse et noire, qui sortait de la mer pleine de noyés nus, un grand vent souleva, gonfla, le rideau de percale avec un bruit de ris soudain dans le hunier. On avait vu de mauvaises mines sur la route : visages de poussière, coléreux. Une nuit surnaturelle prend tout à coup le pays à la gorge des collines salées aux bas-fonds des marais où erre on le sait trop le feu grisou qui je le jure est l'âme revenante des enlisés ou pour être juste et rapporter l'opinion commune à tous ceux qui pensent avoir secoué à jamais le manteau souris des superstitions la combustion inexplicquée et détonante du gaz méthane des tourbières, et il n'y a pas là de quoi s'inquiéter, même à la nuit, même à la nuit surnaturelle qui s'abat soudain vers les quatre heures des bocages bleus aux combes humides, alors qu'il rôde quelque part un homme magnifique à en croire le voiturier de retour de la gare, sous les premières gouttes larges de la pluie et dans le désordre des herbages frissonnants de la panique prévoyante des insectes. Rideau, tu soupire comme un sein. On dirait, on dirait l'approche de l'amour. Quand un orage imminent roule déjà dans le décor obscur des nuages ses épaules puissantes de lutteur, quand un orage s'appesantit sur une contrée oppressée où le malaise s'étire dans les maisons isolées que les servantes nettoyaient justement à grande eau les sabots abandonnés et la lavette au bout du balai que poussent leurs pieds déchaussés, quand la sueur ruisselante prend déjà tout un peuple aux aisselles, et que les femmes oisives laissent là l'ouvrage qu'elles s'imposaient bénévolement pour regarder aller et venir, sifflant par contenance, et sans savoir pourquoi ouvrant leur chemise sur leur peau moite, les garçons de ferme armés de fourches ou de binettes, et pour suivre des yeux, de leurs yeux lourds et ternes comme des boules de billard, les corps gênés de ces hommes jeunes que leurs vêtements semblent vouloir abandonner dans la grande transpiration du printemps électrique, alors le rideau de percale qui s'enflait de toute la force, de toute la puissance de l'atmosphère, retombe avec un claquement, un clappement pur. On dit qu'il faut fermer les portes et les fenêtres à l'approche de la tempête. Il faut à tout prix éviter les courants d'air : ils attirent la foudre, ils attirent la décharge mortelle sur les filles possédées par l'esprit du péché dans les demeures maudites, que traversent sans rien comprendre à cette lumière de plomb ni aux regards fulgurants dont tu les brûles, Irène, les valets de labours et les cochers mal rasés, hantés par le souvenir de la ville où les femmes tout de suite en chemise sourient derrière les persiennes au son nasal du phonographe. Il faut, Irène, éviter de poser sur la vitre une bouche brûlante au moment que la cour laisse passer ces formes domestiques, depuis si longtemps visitées par tes désirs. Le simulacre d'un baiser sans doute va-t-il mieux que les courants d'air attirer dans tes lèvres béantes la langue ardente de l'orage. [...] (édition Lionel Follet, Gallimard, CAHIERS de la nrf, 1997, p. 12-13)